

L'ambition de Jacques Mérac

Autor(en): **Suzol, Jean / Mérac, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198555>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vait le buffet, tenu par une demi-douzaine de jeunes miss fort élégantes. »

Eh bien, que dites-vous de cette inauguration ? Un bal à la morgue.

Je conviens que le cas était embarrassant : inaugurer une morgue ! On ne sait trop quel genre de cérémonie on pourrait bien imaginer pour rester dans la note. Voyons, votre idée ? ... Vous ne trouvez pas ? .. Ni moi non plus. Toute réflexion faite, je crois que, en pareille occurrence, le mieux est encore de pendre la crémaillère sans bruit, sans invités et surtout sans violons. C'est ainsi du moins qu'on a procédé jusqu'ici, un peu partout.

Mais, un bal ! Franchement, je ne me représente pas ces gracieuses miss et ces jeunes snobs flirtant et valsant sur les dalles du palais de la mort. Je les vois moins encore sirotant le champagne et savourant des petits fours autour des tables de marbre, prêtes à recevoir les cadavres des malheureuses victimes de la destinée.

Et sans doute que tous ces brillants valeurs — l'élite de la société de Wardner — se croyaient très « forts », très supérieurs en venant ainsi narguer la mort jusque chez elle. On est « fort » à si bon compte, aujourd'hui.

Figurez-vous la maîtresse du logis — qu'on s'était bien gardé de convier à la fête — apparaissant tout à coup sur le seuil de la salle de bal : « Bonsoir, la compagnie ! »

Quelle déroute, mes amis ! Quelle déroute !

Un phénomène.

O temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

C'est ce que Jean Mitaine, s'il avait eu tant soit peu de littérature, aurait volontiers répété ce soir-là.

Comme il ignorait complètement Lamartine et qu'il se servait généralement, pour exprimer ses sentiments, de phrases aussi courtes qu'expressives, il se contenta de penser en bourrant sa pipe : « Ti possible, comme le temps passe. Si cette tonnerre de retraite pouvait au moins ne jamais arriver ! »

Jean Mitaine, vous le devinez sans peine, était un soldat. Franchement, je crois qu'il vaut mieux ne pas vous dire à quel bataillon il appartenait ; à quoi bon faire *bisquer* tous les autres ?

Jean Mitaine, pour se gouverner, avait quelques sentences auxquelles il se conformait religieusement. C'est ainsi qu'il disait : « Dis-moi ce que tu bois, je te dirai ce que tu es. »

Aussi, pendant les grandes manœuvres, chaque soir, Jean Mitaine faisait-il des études sur le village où la destinée et la volonté de son colonel l'avaient fait arriver. Par quelques verres de vin, Jean Mitaine se faisait une opinion bien arrêtée, et qu'il eût été inutile de changer.

Chacun, n'est-ce pas, a sa façon de s'ins-truire.

Hâtons-nous d'ajouter, du reste, que Jean Mitaine *étudiait* joyeusement.

La nature l'avait ainsi fait qu'il n'était heureux qu'avec le coude en l'air.

Or, ce soir-là, Jean Mitaine était en train de concevoir une opinion particulièrement flatteuse du village qu'il hébergeait.

Au premier verre de vin, il avait cligné de l'œil, au second, il avait fait claquer sa langue, au troisième, il s'était mis à tutoyer l'aubergiste, au quatrième, il lui avait demandé sa fille en mariage, ... et dès lors, les verres s'étaient succédé si rapidement qu'il eût été oiseux de vouloir noter les réflexions qui les accompagnaient.

On comprend donc aisément que, à 9 heures 25 minutes, Jean Mitaine quittât avec un regret

mal déguisé sa nouvelle connaissance, et rentrât au cantonnement fort *gringe*.

Heureusement, Jean Mitaine n'avait pas qu'une sentence pour se gouverner. Il disait aussi souvent : « Il faut prendre le temps comme il vient, les femmes comme elles sont et le bon vin où il se trouve. »

Aussi dès que l'appel en chambre eût été fait, et que des ronflements variés et sonores commencèrent à charmer les échos de la grange, Jean Mitaine se releva prestement.

En passant par derrière, sur les *courtilines* et dans les jardins, Jean Mitaine, en quelques sauts, et sans rencontre fâcheuse, retrouva la pinte communale, et, en compagnie de quelques autres assoiffés... de science, reprit la conversation si heureusement commencée.

Elle s'acheva bien tard, et, sans doute, on y agita de bien graves questions, car lorsque Jean Mitaine reprit le chemin de son cantonnement, il était si préoccupé qu'il avait peine à se tenir droit, et que par une singulière illusion d'optique, il voyait tourner devant lui les arbres et les maisons.

Bien mieux, il eût peine à distinguer la porte de la grange de celle de l'écurie.

Un bruit de trompettes : c'est la générale : une aimable surprise du major. Dans les granges, les hommes furieux se redressent en grognant et s'étirent en maugréant.

Poussés, harcelés par le sergent, ils finissent par se trouver à moitié équipés sur les rangs.

« Dépêchons, dépêchons, crie le lieutenant qui, malgré son grand sabre, n'a jamais pu massacrer autre chose que le français. Sergent, vite l'appel !... »

Et l'appel se fait, au petit bonheur : Mitaine... Mitaine. Hélas, le silence seul répond.

« Le veinard, pensent les copains, il a prévu la générale ! »

Maintenant, les soldats se sont éloignés. Dans la ferme, où personne n'a dormi, on fait un tour dans le cantonnement, afin de voir s'il n'y a aucun risque d'incendie. On ramasse ici une chaussette, là, une bretelle, ailleurs une pipe, et les enfants joyeux hument avec bonheur cette délicieuse odeur de graisse rance dont se glorifie notre armée fédérale.

Seul le petit Paul n'était pas là. Voilà plusieurs jours, qu'au matin, son premier soin est d'aller voir à l'étable. On lui a promis qu'il y trouverait bientôt un joli petit veau.

Tout à coup, un cri retentit ; c'est Paul : « Papa, mama, tout le monde, venez vite voir... Notre vache qui a fait un militaire !!! »

L'ambition de Jacques Méric.

Jacques Méric est un petit rentier célibataire, paresseux, simple, content de lui et de son bien. La lecture de son journal, la satisfaction de quelques manies occupent son oisiveté. Excellent nageur et très fort dans la pêche à la ligne, il goûte aussi beaucoup la promenade. Il doit naturellement filer des jours heureux ! Eh ! bien, non ! Une ambition le tient, l'ambition de lire ses louanges dans son journal.

Il a longtemps hésité sur la manière de se faire connaître. Il ne veut pas de la renommée d'un Erostrate : quel courage, de quitter ses aises pour la froide solitude d'une prison. Il lui reste les moyens honnêtes. Après mûres réflexions, il choisit ce qui lui convient le mieux : « sauver quelqu'un qui tomberait au lac. » Il sait nager, rien à craindre.

Dans cette intention, il multiplie et prolonge ses expéditions de pêche (à la ligne).

Il attend l'occasion.

Le matin du 30 juin 1900, date mémorable s'il en fut (pour Jaques Méric), nous le trouvons en route pour l'empire des poissons, se

prélassant, suant, soufflant, portant d'un air digne sa boîte d'asticots et son long roseau, compagnons de ses méditations au soleil.

Il arrive, s'enfonçant mollement dans son pliant qui crie, s'y trémousse jusqu'à ce que le siège ait bien moulé ses formes, puis ôte son habit.

Soudain, le bruit d'un corps lourd tombant dans l'eau suivi de cris : « Au secours ! » coupe le silence monotone du désert.

Héroïque Monsieur Méric, si vous l'aviez vu bondir de son pliant et courir de toute la longueur de ses courtes jambes vers une petite langue de terre, sur laquelle une femme, se tordant les mains, appelait éperdument !

En franchissant les trente pas qui l'en séparaient, Monsieur Méric pensait. Il pensait à son désir satisfait, à son nom s'étalant le lendemain, en lettres grasses, à la première page du journal.

Le passage d'un élément dans l'autre mit fin à ses réflexions, ainsi qu'aux paroles de l'inconnue... Son bébé était tombé !...

Jacques Méric explore en vain le fond du lac profond en cet endroit. Rien. A court de souffle, il remonte pour redescendre : de nouveau rien, sauf une grosse pierre sur laquelle il se casse les ongles. Le sang à la tête, il revient à la surface. Les yeux pleins d'eau, sans voir, il appelle la mère. Elle ne répond pas. S'attendant à la trouver évanouie, Méric grimpe sur le rivage : éclipse !... Anxieux, il regarde autour de lui : rien... Il reste hébété... Son ami et confrère, Paul Verdenet, qui venait, avec tout son attirail de pêcheur, lui tenir compagnie et ne pensait guère le rencontrer dans ce piteux état, le tira de sa torpeur.

Méric reprend ses esprits et met Verdenet au fait. Celui-ci lui conte aussitôt qu'il a croisé une femme s'éloignant rapidement du bord.

Méric, craignant quelque chose, rejoint ses effets. La vue de son habit froissé et jeté sur le sable lui serre le cœur.

D'un mouvement fébrile, il plonge la main dans la poche de sa montre, sa magnifique montre en or : vide !... Une révélation subite lui dit tout. Il est joué. La femme : voleuse ; l'enfant : la pierre.

Désillusion des désillusions ! Quelle rentrée ! Méric qui, dans ses rêves d'auparavant, se voyait porté triomphalement sur quatre fortes épaules, se glissa furtivement dans sa maison. Sa vieille servante Eulalie faillit s'évanouir. Ruisselant, souillé de vase, il la regardait d'un air si déconfit ! Jacques Méric avait été tellement ébranlé qu'il gagna une maladie et garda un mois le lit.

Bien informé par Verdenet, le journal parla de l'aventure, non pour l'avantage de Méric, car on rit à ses dépens.

La voleuse fut introuvable.

Jacques Méric jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prêterait plus, et fut guéri pour jamais de toute ambition mal placée. JEAN SUZOL.

Trai farçeu.

Se ia dâi gaillâ à quoui la sadze femna aussè aobliâ dè copâ lo fi dè la leingua, po sù, n'est ni à Rocan, ni à Niflet, non plliè à Mistrouffe, trai z'estaffiès dè per tsi no qu'ont 'na niaffa d'infai, que ne peinsont qu'à contâ dâi gandoises et à quoui lè dzanliès ne cottoint rein. Faut lè z'ourè assebin quand sont ti lè trai dévant la fordze aobin pè la fretèri ; l'est adè à cè qu'ein pào lo mè derè, et cliâo que sè tràovont perquie poivont papi recaffâ à mésoura, tant l'ein débliottont.

Assebin, fâ pas bon sè crotsi dè leingua avoué leu, kâ vo rivont voutron clihou tot lo drai et vo restâ quie, tot motset, lo subtillet copâ, sein trovâ oquie à lào repipâ.

Mâ, volliont ti ein savâ mè l'on que l'autro et se Niflet ein a contâ iena qu'a fé crèvâ dè